

ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS. NEW ORLEANS PUBLISHING CO. LIMITED.

323 rue de Chartres. NEW ORLEANS, LOUISIANA.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOULENT AU PRIX REDUIT DE QUINZE CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 10 juin 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lae.

Fahrenheit Centigrade. 7 h. du matin... 70 19. 4 h. du soir... 76 22. 5 P. M. ... 78 23. 6 P. M. ... 76 22.

Les Négociations Franco-Espagnoles. Comme on l'a annoncé, Londres est devenu depuis quelques semaines le centre des négociations franco-espagnoles engagées pour la révision du traité de 1904.

Un publiciste anglais, M. E. D. Morel, a entrepris une campagne de lettres contre l'entente cordiale, ou du moins contre l'extension que des deux côtés du détroit, certains politiques prétendent donner aux accords déjà conclus entre la Grande-Bretagne et la France.

La "Westminster Gazette" dit que l'Angleterre ne doit pas manquer à ses engagements vis-à-vis de la France, engagements qui n'impliquent qu'ailleurs aucune hostilité à l'égard de l'Allemagne. M. Morel écrit à ce journal :

La question que je désire poser est la suivante : Que sont les engagements dont vous parlez et que vous affirmez connus ?

En 1904 nous avons conclu avec la France une série d'accords limités à la matière et aux parties du monde spécifiées dans ces accords. L'un de ces accords avait trait à la fois à l'Egypte et au Maroc. A la lumière des derniers événements on peut admettre maintenant à bon droit que l'objet de la partie de l'accord qui visait le Maroc, ainsi que le traité secret complémentaire entre la France et l'Espagne communiqué à l'époque au Foreign Office et approuvé par lui, était le partage du Maroc entre la France et l'Espagne sous la forme qui devait garantir le mieux nos intérêts stratégiques dans la Méditerranée.

En tout cas la France a obtenu ce qu'elle voulait. Elle a amené le sultan à accepter un protectorat français. Elle a accordé ailleurs des compensations à l'Allemagne, et tant que la France se conformera aux stipulations du traité franco-allemand du mois de novembre, il n'est supposé nulle part que l'Allemagne se dispose à gêner la France dans les mesures que celle-ci prend et pourra prendre pour se rendre maîtresse du Maroc "vi et armis".

En conséquence, la convention anglo-française de 1904 et le soutien diplomatique que nous avons donné à la France en 1904 et 1911 en vertu de cette convention ont atteint leur but, en ce qui concerne la France, avec la proclamation d'un protectorat français.

"Quels engagements conservons-nous envers la France et dans quel document diplomatique peut-on les trouver et les étudier ?"

Le directeur de la "Westminster Gazette" répond qu'il ne saurait partager la manière de voir de son correspondant et que les questions visées par l'Entente franco-anglaise sont loin d'être encore définitivement réglées, mais il ne précise pas sur quels points.

Combien de médecins se trouvent en face de maladies si tenaces, si persistantes qu'il leur est impossible d'en démêler les causes et l'évolution. A Saint-Louis, un malade traîne pendant huit années consécutives un eczéma répert incurable et qui s'étend, écrit l'observateur, le docteur Bazin, parce que le malade détrempait, la nuit, à l'aide d'une pomade irritante, le bénéfice obtenu dans la journée. Il y a mieux, et dans son très intéressant livre sur la simulation, auquel nous empruntons ces détails, M. de Laint-Yves nous parle d'une laparotomie par persuasion. "Le sujet s'est fait trois fois ouvrir le ventre pour une prétendue, péritonite tuberculeuse qu'il simulait avec des douleurs, des troubles digestifs, etc. Tout le monde s'accorde à conclure que ce homme comme un hystérique : on l'a surpris vingt fois en flagrant délit de mensonge intentionnel, mais encore de symptômes contradictoires, pour le plaisir de tromper et de se rendre intéressant aux yeux de son service". C'est là, on en conviendra, un héros dans son genre.

Il est d'autres sortes de simulateurs qui ne travaillent pas pour l'amour de l'art, comme ce détraqué trouvant du plaisir à se faire plusieurs fois opérer. Ce sont, par exemple, les détenus dans les prisons ; s'ils arrivent à convaincre le médecin de la réalité de leurs maladies imaginaires, ils sont assurés de bénéficier d'un régime moins sévère et c'est là un avantage certain. Dans les annales criminelles, l'on compte un grand nombre de cas, dont plusieurs sont fort curieux. On a vu des malheureuses feindre des jansénismes, des avortements. Un Espagnol condamné à mort tomba, au moment d'entrer en chapelle, dans un état cataleptique dont on ne put le tirer par aucun des moyens ordinaires employés. Il paraissait être malade qu'on lui administra les derniers sacrements. On le porta néanmoins sur le lieu du supplice ; alors, voyant qu'il ne pouvait rien empêcher, il avança sa supercherie à l'ammonition. Chez les condamnés, c'est surtout la folie qui est la maladie la plus facilement simulée.

Mais c'est encore chez les mendiants que les simulateurs sont le plus nombreux. Déjà, en 1590, Ambroise Paré décrivait ces ruses des béribères et des méchants gueux de Paris. Vers la même époque, un savant médecin d'Angleterre révélait les pratiques des chemineaux de son pays. Il nous avertit que les épileptiques n'oublient pas, outre les contorsions nécessaires, de mettre dans leur bouche un peu de savon, qui amène à leurs lèvres une écume abondante. Les faux muets plient leur langue en deux et demandent la charité par grognements. Ces avertissements, qui datent de plusieurs siècles, n'ont rien perdu de leur actualité. Nous avons ici même, à plusieurs reprises, dénoncé les supercheries de nos mendiants. La plupart de ces braves visages qui inspirent, par leur air vénérable, tant de pitié, appartiennent à des paresseux, des avares ou des bandits. On ne peut vraiment donner un autre nom à ces simulateurs qui encombrant les rues et ne dédaignent pas les visites à domicile. Ce ne sont pas seulement de grandes personnes qui cherchent à nous tromper ; il y a surtout des enfants, tantôt aveugles, tantôt sourds, qui de treize ans jusqu'à l'âge de seize ans nous trompent avec tant d'art qu'il trompe plusieurs médecins. Mais de tous c'est encore le métier d'aveugle qui est le plus facile. Il faut quelques jours seulement pour se montrer que le blanc des yeux ; un peu de rouge autour des paupières et une plaque indurécées constituent tout le matériel. Combien rares sont les gens qui ne veulent pas se laisser tromper. En 1886, un rédacteur du "Times", rencontrant une femme qui mendiait en simulant la cécité, ne put s'empêcher de lui dire : "Vieille blagueuse, vous savez bien que vous n'êtes pas plus aveugle que moi !". La mendicante répondit sans se déconcerter : "Eh bien, monsieur, n'est-ce pas une grâce dont il nous faut être reconnaissant ?". Oraisons-nous des réflexions semblables en ne démasquant pas les simulateurs que nous rencontrons ? C'est fort possible. En tout cas, par notre lâcheté, nous favorisons leur commerce exécrable, inhumain.

Le numéro de mai des "Süddeutsche Monatshefte" publie la suite d'une étude qu'un inconnu, qui signe "Spectator Germanicus" écrit sur les origines de la guerre italo-turque. Ce spectateur entretient une acrimonie extrême envers l'allié méridional de la Triplice et l'envoie pas dire. Ses articles sont un réquisitoire bien plus qu'un exposé. On y rencontre cependant des affirmations qui ne laissent pas d'impressionner, parce que, d'une part, l'auteur se dit absolument sûr de ce qu'il avance et que de l'autre, ce qu'il avance n'est pas invraisemblable.

Da dernier article de Spectator germanicus, il y a lieu de remarquer ceci :

L'Italie ayant obtenu de la France toute liberté d'action en Tripolitaine contre sa reconnaissance à ce à quoi elle pouvait prétendre au Maroc, elle se tourna ensuite vers Berlin—c'était en janvier 1910, précise l'auteur—et demanda que la diplomatie allemande intervint à Constantinople afin que tout obstacle fût écarté aux entreprises italiennes en Tripolitaine. Le gouvernement allemand regimba ; l'arrangement que l'Italie avait conclu avec la France avait directement contre les intérêts de l'Allemagne ; si l'Italie voulait ne plus rencontrer d'opposition à ses projets de développement économique dans le vilayet, il fallait qu'elle donnât à la Porte l'assurance de son désintéressement politique. M. Luzzatti écarta ces conseils (16 mars 1910). Il y eut, entre Rome et Constantinople, échange d'explications et de promesses de bon vouloir. La Porte rappela le vail hostile à l'Italie. L'Italie envoya ailleurs le consul général dont les menées à Tripoli avaient compromis le gouvernement. La

consulata gravitait de nouveau dans l'orbite de la Wilhelmstrasse, un grand chagrin du nationalisme italien me déjà en appétit.

Il y eut quinze mois d'accalmie. L'envoi de la "Panthere" à Agadir mit fin à la bonace, et ce, par la faute de l'office impérial des affaires étrangères. Spectator Germanicus affirme en effet qu'avant de confier à la fameuse canonnière la mission de marquer un point—on a poing—sur le côté du Maroc méridional, Berlin n'avait pas pris soin de transformer, ou, au contraire, ni confidentiellement, de l'impression que cet acte produirait à Rome.

"Je puis affirmer, écrit Spectator, qu'il suffirait, dans l'été de 1911, qu'un eigne fût fait à l'Italie pour que celle-ci présentât à la France, aux côtés de l'Allemagne, sa vieille note marocaine et qu'elle avouât que la révolution turque lui interdisait désormais de songer à la Tripolitaine, on trouverait à lui offrir quelque compensation ailleurs."

L'Allemagne ne fit pas ce geste indispensable. L'Angleterre et la France saisirent l'occasion et engagèrent l'Italie à se jeter sur la Tripolitaine ; l'allié de l'Allemagne dans la Triplice rompit avec l'allié de l'Allemagne sur le Bosphore ; la division publique chauffée par les journaux—à l'aide du combustible anglo-français, Spectator Germanicus le laisse entendre—le marquis di San Gialiano, qui hésitait, passa dans le camp nationaliste, menaçant le premier ministre de donner sa démission avec motifs à insérer dans les archives de la marine en fit autant. Le vieux Giolitti céda. Le roi en fit autant. La guerre était déclarée.

Angletorre et France. Un publiciste anglais, M. E. D. Morel, a entrepris une campagne de lettres contre l'entente cordiale, ou du moins contre l'extension que des deux côtés du détroit, certains politiques prétendent donner aux accords déjà conclus entre la Grande-Bretagne et la France.

La "Westminster Gazette" dit que l'Angleterre ne doit pas manquer à ses engagements vis-à-vis de la France, engagements qui n'impliquent qu'ailleurs aucune hostilité à l'égard de l'Allemagne. M. Morel écrit à ce journal :

La question que je désire poser est la suivante : Que sont les engagements dont vous parlez et que vous affirmez connus ?

En 1904 nous avons conclu avec la France une série d'accords limités à la matière et aux parties du monde spécifiées dans ces accords. L'un de ces accords avait trait à la fois à l'Egypte et au Maroc. A la lumière des derniers événements on peut admettre maintenant à bon droit que l'objet de la partie de l'accord qui visait le Maroc, ainsi que le traité secret complémentaire entre la France et l'Espagne communiqué à l'époque au Foreign Office et approuvé par lui, était le partage du Maroc entre la France et l'Espagne sous la forme qui devait garantir le mieux nos intérêts stratégiques dans la Méditerranée.

En tout cas la France a obtenu ce qu'elle voulait. Elle a amené le sultan à accepter un protectorat français. Elle a accordé ailleurs des compensations à l'Allemagne, et tant que la France se conformera aux stipulations du traité franco-allemand du mois de novembre, il n'est supposé nulle part que l'Allemagne se dispose à gêner la France dans les mesures que celle-ci prend et pourra prendre pour se rendre maîtresse du Maroc "vi et armis".

En conséquence, la convention anglo-française de 1904 et le soutien diplomatique que nous avons donné à la France en 1904 et 1911 en vertu de cette convention ont atteint leur but, en ce qui concerne la France, avec la proclamation d'un protectorat français.

"Quels engagements conservons-nous envers la France et dans quel document diplomatique peut-on les trouver et les étudier ?"

Le directeur de la "Westminster Gazette" répond qu'il ne saurait partager la manière de voir de son correspondant et que les questions visées par l'Entente franco-anglaise sont loin d'être encore définitivement réglées, mais il ne précise pas sur quels points.

Combien de médecins se trouvent en face de maladies si tenaces, si persistantes qu'il leur est impossible d'en démêler les causes et l'évolution. A Saint-Louis, un malade traîne pendant huit années consécutives un eczéma répert incurable et qui s'étend, écrit l'observateur, le docteur Bazin, parce que le malade détrempait, la nuit, à l'aide d'une pomade irritante, le bénéfice obtenu dans la journée. Il y a mieux, et dans son très intéressant livre sur la simulation, auquel nous empruntons ces détails, M. de Laint-Yves nous parle d'une laparotomie par persuasion. "Le sujet s'est fait trois fois ouvrir le ventre pour une prétendue, péritonite tuberculeuse qu'il simulait avec des douleurs, des troubles digestifs, etc. Tout le monde s'accorde à conclure que ce homme comme un hystérique : on l'a surpris vingt fois en flagrant délit de mensonge intentionnel, mais encore de symptômes contradictoires, pour le plaisir de tromper et de se rendre intéressant aux yeux de son service". C'est là, on en conviendra, un héros dans son genre.

Il est d'autres sortes de simulateurs qui ne travaillent pas pour l'amour de l'art, comme ce détraqué trouvant du plaisir à se faire plusieurs fois opérer. Ce sont, par exemple, les détenus dans les prisons ; s'ils arrivent à convaincre le médecin de la réalité de leurs maladies imaginaires, ils sont assurés de bénéficier d'un régime moins sévère et c'est là un avantage certain. Dans les annales criminelles, l'on compte un grand nombre de cas, dont plusieurs sont fort curieux. On a vu des malheureuses feindre des jansénismes, des avortements. Un Espagnol condamné à mort tomba, au moment d'entrer en chapelle, dans un état cataleptique dont on ne put le tirer par aucun des moyens ordinaires employés. Il paraissait être malade qu'on lui administra les derniers sacrements. On le porta néanmoins sur le lieu du supplice ; alors, voyant qu'il ne pouvait rien empêcher, il avança sa supercherie à l'ammonition. Chez les condamnés, c'est surtout la folie qui est la maladie la plus facilement simulée.

Mais c'est encore chez les mendiants que les simulateurs sont le plus nombreux. Déjà, en 1590, Ambroise Paré décrivait ces ruses des béribères et des méchants gueux de Paris. Vers la même époque, un savant médecin d'Angleterre révélait les pratiques des chemineaux de son pays. Il nous avertit que les épileptiques n'oublient pas, outre les contorsions nécessaires, de mettre dans leur bouche un peu de savon, qui amène à leurs lèvres une écume abondante. Les faux muets plient leur langue en deux et demandent la charité par grognements. Ces avertissements, qui datent de plusieurs siècles, n'ont rien perdu de leur actualité. Nous avons ici même, à plusieurs reprises, dénoncé les supercheries de nos mendiants. La plupart de ces braves visages qui inspirent, par leur air vénérable, tant de pitié, appartiennent à des paresseux, des avares ou des bandits. On ne peut vraiment donner un autre nom à ces simulateurs qui encombrant les rues et ne dédaignent pas les visites à domicile. Ce ne sont pas seulement de grandes personnes qui cherchent à nous tromper ; il y a surtout des enfants, tantôt aveugles, tantôt sourds, qui de treize ans jusqu'à l'âge de seize ans nous trompent avec tant d'art qu'il trompe plusieurs médecins. Mais de tous c'est encore le métier d'aveugle qui est le plus facile. Il faut quelques jours seulement pour se montrer que le blanc des yeux ; un peu de rouge autour des paupières et une plaque indurécées constituent tout le matériel. Combien rares sont les gens qui ne veulent pas se laisser tromper. En 1886, un rédacteur du "Times", rencontrant une femme qui mendiait en simulant la cécité, ne put s'empêcher de lui dire : "Vieille blagueuse, vous savez bien que vous n'êtes pas plus aveugle que moi !". La mendicante répondit sans se déconcerter : "Eh bien, monsieur, n'est-ce pas une grâce dont il nous faut être reconnaissant ?". Oraisons-nous des réflexions semblables en ne démasquant pas les simulateurs que nous rencontrons ? C'est fort possible. En tout cas, par notre lâcheté, nous favorisons leur commerce exécrable, inhumain.

Le numéro de mai des "Süddeutsche Monatshefte" publie la suite d'une étude qu'un inconnu, qui signe "Spectator Germanicus" écrit sur les origines de la guerre italo-turque. Ce spectateur entretient une acrimonie extrême envers l'allié méridional de la Triplice et l'envoie pas dire. Ses articles sont un réquisitoire bien plus qu'un exposé. On y rencontre cependant des affirmations qui ne laissent pas d'impressionner, parce que, d'une part, l'auteur se dit absolument sûr de ce qu'il avance et que de l'autre, ce qu'il avance n'est pas invraisemblable.

Da dernier article de Spectator germanicus, il y a lieu de remarquer ceci :

L'Italie ayant obtenu de la France toute liberté d'action en Tripolitaine contre sa reconnaissance à ce à quoi elle pouvait prétendre au Maroc, elle se tourna ensuite vers Berlin—c'était en janvier 1910, précise l'auteur—et demanda que la diplomatie allemande intervint à Constantinople afin que tout obstacle fût écarté aux entreprises italiennes en Tripolitaine. Le gouvernement allemand regimba ; l'arrangement que l'Italie avait conclu avec la France avait directement contre les intérêts de l'Allemagne ; si l'Italie voulait ne plus rencontrer d'opposition à ses projets de développement économique dans le vilayet, il fallait qu'elle donnât à la Porte l'assurance de son désintéressement politique. M. Luzzatti écarta ces conseils (16 mars 1910). Il y eut, entre Rome et Constantinople, échange d'explications et de promesses de bon vouloir. La Porte rappela le vail hostile à l'Italie. L'Italie envoya ailleurs le consul général dont les menées à Tripoli avaient compromis le gouvernement. La

consulata gravitait de nouveau dans l'orbite de la Wilhelmstrasse, un grand chagrin du nationalisme italien me déjà en appétit.

Il y eut quinze mois d'accalmie. L'envoi de la "Panthere" à Agadir mit fin à la bonace, et ce, par la faute de l'office impérial des affaires étrangères. Spectator Germanicus affirme en effet qu'avant de confier à la fameuse canonnière la mission de marquer un point—on a poing—sur le côté du Maroc méridional, Berlin n'avait pas pris soin de transformer, ou, au contraire, ni confidentiellement, de l'impression que cet acte produirait à Rome.

"Je puis affirmer, écrit Spectator, qu'il suffirait, dans l'été de 1911, qu'un eigne fût fait à l'Italie pour que celle-ci présentât à la France, aux côtés de l'Allemagne, sa vieille note marocaine et qu'elle avouât que la révolution turque lui interdisait désormais de songer à la Tripolitaine, on trouverait à lui offrir quelque compensation ailleurs."

L'Allemagne ne fit pas ce geste indispensable. L'Angleterre et la France saisirent l'occasion et engagèrent l'Italie à se jeter sur la Tripolitaine ; l'allié de l'Allemagne dans la Triplice rompit avec l'allié de l'Allemagne sur le Bosphore ; la division publique chauffée par les journaux—à l'aide du combustible anglo-français, Spectator Germanicus le laisse entendre—le marquis di San Gialiano, qui hésitait, passa dans le camp nationaliste, menaçant le premier ministre de donner sa démission avec motifs à insérer dans les archives de la marine en fit autant. Le vieux Giolitti céda. Le roi en fit autant. La guerre était déclarée.

Chicago, 10 juin.—M. et Mme Théodore Roosevelt, Jr. et le congressiste et Mme Nicholas Longworth sont au nombre de ceux qui assisteront à la Convention Républicaine Nationale. Des appartements leur ont été réservés aux hôtels et on s'attend à les voir venir observer tous les jours au Colisée la lutte que le colonel Roosevelt va livrer pour la nomination.

Mme Longworth viendra de Cincinnati, où elle s'est beaucoup intéressée à la campagne de son père. Elle a toute la confiance des partisans de celui-ci. Théodore, Jr. prend aussi grand intérêt aux incidents qui marquent la campagne électorale.

Retour sur le passé. Le numéro de mai des "Süddeutsche Monatshefte" publie la suite d'une étude qu'un inconnu, qui signe "Spectator Germanicus" écrit sur les origines de la guerre italo-turque. Ce spectateur entretient une acrimonie extrême envers l'allié méridional de la Triplice et l'envoie pas dire. Ses articles sont un réquisitoire bien plus qu'un exposé. On y rencontre cependant des affirmations qui ne laissent pas d'impressionner, parce que, d'une part, l'auteur se dit absolument sûr de ce qu'il avance et que de l'autre, ce qu'il avance n'est pas invraisemblable.

Da dernier article de Spectator germanicus, il y a lieu de remarquer ceci :

L'Italie ayant obtenu de la France toute liberté d'action en Tripolitaine contre sa reconnaissance à ce à quoi elle pouvait prétendre au Maroc, elle se tourna ensuite vers Berlin—c'était en janvier 1910, précise l'auteur—et demanda que la diplomatie allemande intervint à Constantinople afin que tout obstacle fût écarté aux entreprises italiennes en Tripolitaine. Le gouvernement allemand regimba ; l'arrangement que l'Italie avait conclu avec la France avait directement contre les intérêts de l'Allemagne ; si l'Italie voulait ne plus rencontrer d'opposition à ses projets de développement économique dans le vilayet, il fallait qu'elle donnât à la Porte l'assurance de son désintéressement politique. M. Luzzatti écarta ces conseils (16 mars 1910). Il y eut, entre Rome et Constantinople, échange d'explications et de promesses de bon vouloir. La Porte rappela le vail hostile à l'Italie. L'Italie envoya ailleurs le consul général dont les menées à Tripoli avaient compromis le gouvernement. La

consulata gravitait de nouveau dans l'orbite de la Wilhelmstrasse, un grand chagrin du nationalisme italien me déjà en appétit.

Il y eut quinze mois d'accalmie. L'envoi de la "Panthere" à Agadir mit fin à la bonace, et ce, par la faute de l'office impérial des affaires étrangères. Spectator Germanicus affirme en effet qu'avant de confier à la fameuse canonnière la mission de marquer un point—on a poing—sur le côté du Maroc méridional, Berlin n'avait pas pris soin de transformer, ou, au contraire, ni confidentiellement, de l'impression que cet acte produirait à Rome.

"Je puis affirmer, écrit Spectator, qu'il suffirait, dans l'été de 1911, qu'un eigne fût fait à l'Italie pour que celle-ci présentât à la France, aux côtés de l'Allemagne, sa vieille note marocaine et qu'elle avouât que la révolution turque lui interdisait désormais de songer à la Tripolitaine, on trouverait à lui offrir quelque compensation ailleurs."

L'Allemagne ne fit pas ce geste indispensable. L'Angleterre et la France saisirent l'occasion et engagèrent l'Italie à se jeter sur la Tripolitaine ; l'allié de l'Allemagne dans la Triplice rompit avec l'allié de l'Allemagne sur le Bosphore ; la division publique chauffée par les journaux—à l'aide du combustible anglo-français, Spectator Germanicus le laisse entendre—le marquis di San Gialiano, qui hésitait, passa dans le camp nationaliste, menaçant le premier ministre de donner sa démission avec motifs à insérer dans les archives de la marine en fit autant. Le vieux Giolitti céda. Le roi en fit autant. La guerre était déclarée.

Chicago, 10 juin.—M. et Mme Théodore Roosevelt, Jr. et le congressiste et Mme Nicholas Longworth sont au nombre de ceux qui assisteront à la Convention Républicaine Nationale. Des appartements leur ont été réservés aux hôtels et on s'attend à les voir venir observer tous les jours au Colisée la lutte que le colonel Roosevelt va livrer pour la nomination.

Mme Longworth viendra de Cincinnati, où elle s'est beaucoup intéressée à la campagne de son père. Elle a toute la confiance des partisans de celui-ci. Théodore, Jr. prend aussi grand intérêt aux incidents qui marquent la campagne électorale.

New York, 10 juin.—Les garçons de restaurant en grève qui ont fait le piquet lundi près des hôtels et restaurants où ils étaient précédemment employés, s'étaient munis de petits caméras qu'ils cachaient sous leurs paletots, et quand ils apercevaient un ancien membre de l'union qui avait abandonné la cause pour passer dans le parti opposé, ils prenaient sa photographie. Ces transfuges seront à tout jamais banis de l'Union des garçons de restaurants et d'hôtels, parait-il.

Washington, 10 juin. Les officiers de l'armée et de la marine des Etats-Unis, donneront leur appui à la "Women's Titanic Memorial Association" en faveur de l'érection d'un monument aux hommes qui ont sacrifié leur vie sur le malheureux navire pour sauver les femmes et les enfants.

Mme Leonard Wood, la femme du chef d'état-major de l'armée, a accompli son projet d'adresser une lettre personnelle à toutes les femmes qui sont aux postes d'armée des Etats-Unis, leur demandant leur contribution.

Tout l'argent reçu sera affecté au fonds commémoratif au nom des femmes de l'armée des Etats-Unis.

Une requête semblable a été adressée par Mme John Hays Hammond, secrétaire de l'orga-

Huit personnes assassinées à coups de hache. Villisca, Ia. 10 juin. Joseph Moore, un riche négociant de cette localité, sa femme, leurs quatre enfants et deux femmes, parentes de la famille Moore, ont été trouvés assassinés ce matin dans leur domicile à Villisca. La tête de chacune des victimes était méconnaissable ayant été littéralement réduite en bouillie à coups de hache. L'instrument qui a servi à l'accomplissement du crime a été retrouvé dans la cuisine couvert de sang coagulé et de cheveux.

Tous les membres de la famille Moore ont dû être tués pendant leur sommeil, car on n'a pas relevé trace d'une lutte.

La police n'a encore relevé aucun indice qui puisse lui permettre de découvrir le meurtrier, cependant ses soupçons se portent sur un individu dont les faits et gestes sont étroitement surveillés.

Cet octuple assassinat n'a pas eu le vol pour mobile, car aucun objet de valeur n'a été touché dans la maison ; on présume que le crime a été commis pour assouvir une vengeance ou a été l'œuvre d'un dément.

Berlin-Vienne au vol. Vienne, 10 juin.—La course d'aéroplanes Berlin-Vienne, organisée par la Société impériale d'Aviation et l'Acro Club autrichien a été gagnée par l'aviateur allemand Holbruth Hirth, qui transportait comme passager le lieutenant Schoeller de l'armée allemande.

Hirth a couvert la distance entre les deux villes—330 milles à vol d'oiseau—en 395 minutes de vol effectif.

Il a traversé sans difficulté la chaîne des monts Altvar, en Moravie, à une hauteur de 4,887 pieds.

Hirth est bien connu en Amérique où il a pris part à plusieurs courses d'automobiles.

Monument commémoratif. Washington, 10 juin. Les officiers de l'armée et de la marine des Etats-Unis, donneront leur appui à la "Women's Titanic Memorial Association" en faveur de l'érection d'un monument aux hommes qui ont sacrifié leur vie sur le malheureux navire pour sauver les femmes et les enfants.

Mme Leonard Wood, la femme du chef d'état-major de l'armée, a accompli son projet d'adresser une lettre personnelle à toutes les femmes qui sont aux postes d'armée des Etats-Unis, leur demandant leur contribution.

Tout l'argent reçu sera affecté au fonds commémoratif au nom des femmes de l'armée des Etats-Unis.

Une requête semblable a été adressée par Mme John Hays Hammond, secrétaire de l'orga-

Feuilleton. L'abeille de la N. O. No. 13. Commencé le 26 mai 1912.

Docteur Miracle. GRAND ROMAN INÉDIT. Par Pierre Sales. PREMIÈRE PARTIE.

L'auto venait de s'arrêter de vant le perron. Tous les serviteurs, les soldats, les officiers s'inclinaient à des degrés divers : les domestiques littéralement

prostrés sur le sol ; les soldats courbant entièrement l'échine ; les officiers se penchant seulement en mettant la main sur le cœur, tandis que les vieillards levaient les bras d'un geste religieux, comme le faisait leur chef tout à l'heure devant la princesse.

Rampant à terre, une demi-douzaine d'Hindous se placèrent sur sa route à l'instar de sauternes ; et ce fut sur leur dos que marcha le maharajah de Kivani en sortant de son auto. C'était un homme de taille élevée, au teint bronzé, avec des yeux très fendus. Il était vêtu à l'européenne ; mais, quoique en voyage, on parait qu'il arrivait devant ses enfants, il portait la coiffure de ses ancêtres, un turban de soie jaune pâle, surmonté d'une aigrette d'antrache ciselée de diamants.

Si la princesse, si simplement habillée en Parisienne, n'était apparue, à ce moment, sur le perron, on aurait pu s'imaginer que ce roi se passait dans le plus profond Hindoustan... car le chauffeur lui-même et ses deux compagnons étaient assés des enfants du prince.

Les yeux du maharajah qui, très furtivement s'étaient posés sur son petit peuple, n'avaient plus de regard, à présent, que pour cette belle femme, qui illuminait la seconde partie de sa vie.

—Je vous attendais pas, mon cher seigneur, avant la semaine prochaine... Ce matin encore, j'avais des ouvriers... et l'installation électrique n'est pas terminée.

—Vous avez fait diligence et merveille comme toujours, madame... Je vous en remercie... Il passe au vain droit un peu longuement sur le front de sa femme et l'attira à lui ; alors, tandis que la princesse était courbée sur sa poitrine, les yeux du prince, prenant un éclat singulier, se promenaient partout, puis interrogèrent les vieux digitaux qui entouraient la princesse.

Mais on n'avait pas encore répondu à cette interrogation mûtte, que la princesse quittait son époux, pour s'avancer, les bras prêts pour une étreinte, vers la grande limousine où se distinguaient deux silhouettes. Un des épileptiques surgit alors, comme lambeau par un ressort, et s'écria un long personnage, extraordinairement maigre, dont on n'aurait pu dire, si on n'avait vu que son buste, à quel sexe il appartenait : car ce buste s'en-

veloppait d'un véritable venton d'homme surmonté d'un faux col d'homme, d'une cravate d'homme, au-dessus desquels reliait une figure dont on ne savait si on venait de la raser ou si jamais du poil n'y avait poussé ; la bouche était très grande, bordée de fines lèvres, qui s'ouvraient sur des dents de dogue ! Le nez avait l'air d'un long museau ; les yeux donnaient l'impression d'une vrille ; et sur le front très haut, s'agitait un chapeau melon, qui ne touchait pas complètement le crâne, en raison d'une forêt de cheveux gris, coupés droits, qui avaient une raideur de baguettes.

Toutefois, en dessous de la jaquette, il y avait une jupe, mais si étroite que, lorsque la jambe se levait, on aurait dit un pantalon. La comparaison avec le sexe masculin se complétait par des chausures de chasseur. Enfin, sur l'œil droit, miss Evangelina—car c'était elle—portait monocle ; et à travers ce monocle, elle jeta d'abord un regard faribard à la princesse ; celle-ci répondit par le sourire le plus affectueux ; ainsi se passait toujours la première minute de leurs rencontres. Le visage de miss Evangelina s'adoucisait ensuite ; et le prince s'étant retourné, elle lui souriait aussi, souriait à la princesse ; la paix devait officiellement régner entre elles.

—Comment notre chère petite princesse a-t-elle supporté le vo-

yage ? demandait la princesse Sahadja, prête à pénétrer dans l'auto.

Mais le bras de miss Evangelina s'allongeait devant elle comme un bâton.

—N'allez pas la réveiller, Altesse ! Et le prince expliqua : —Nous avons eu le bonheur qu'elle se soit endormie depuis une centaine de kilomètres... car elle était en proie au malaise le plus inquiétant...

—Et vous l'exposez, mon doux seigneur, à la trépidation d'une automobile ?

—Elle supportait déjà fort mal le bateau... nous avons essayé d'un chemin de fer... les arêtes bravaient avec les feins que l'on emploie aujourd'hui la secousses de qu'elle allait s'endormir, la réveillait et elle reposait... Alors j'ai acheté une auto, ce qui nous permettait de ne dépendre de personne pour la fin du voyage... nous nous arrêtons dès qu'elle se sentait mal... Elle s'étendit sous des arbres, dans un pré... Elle en éprouva un grand mieux ; et vous voyez, madame, que notre petite idole repose tranquillement...

La princesse se pencha pour pénétrer à demi dans la voiture.

Mathias et son fils se penchaient aussi derrière la meurtrière, apercevant une très petite forme étendue sur des coussins.

Le prince donna un ordre en hindou : une demi-douzaine de

serviteurs s'avancèrent... miss Evangelina le reposait de son bras, toujours raidie comme un bâton. Et elle annonçait son intention de transporter elle-même la petite princesse... car tous ces imbéciles la réveilleraient ! Elle s'exprimait en un français assez correct, mais prononcé de la façon la plus déplorable. Elle montrait plus de déférence pour la maison du prince, quand elle parlait en hindou, et même en anglais, que comprenait la plupart de ces Kivaniens ; mais, en français, elle n'avait pas besoin de se gêner.

Déjà elle disparaissait dans la voiture, glissant ses deux bâtons, c'est-à-dire ses bras, sous les coussins ; mais elle ne pouvait refuser à la princesse Sahadja de participer à cette tâche douce et charmante ; et quand les petits pieds de la jeune fille apparurent à la porte de l'auto, la princesse s'en empara très doucement, amenant ce joli petit corps dans ses beaux bras ; miss Evangelina, justement, trébuchait sur les Hindous demeurés prostrés contre le marchepied ; et, finalement, elle tint simplement les jambes de la petite princesse endormie, dont le corps reposait sur la belle poitrine de la princesse.

Stanislas, autant que son père, était pénétré par le charme de cette petite idole, toute blanche, qui semblait presque morte. Ah ! elle pouvait bien porter le cos-

tume de voyage préparé par le soin de la princesse, et avoir une petite toque, et des voiles de Parisiennes... Malgré ses yeux fermés, elle était l'Hindoustan même, d'une race admirable de douce, de distinction... Comme ses yeux devaient être beaux !

—Quand on songe, murmura Mathias à l'oreille de son fils, que ce petit bout de femme a pour héritage un pays grand comme la France !... cela vaut les héritières d'Amérique, hein, mon fié !

Stanislas eut un regard abasourdi ; son père avait-il fait pour lui un rêve aussi insensé !... Et était-ce là la raison mystérieuse de leur présence en cette maison ?

Mais Mathias, ayant entendu des pas qui venaient vers le salon de marbre, s'écarta de son fils, c'est-à-dire de l'étroite meurtrière qui leur avait permis de si bien voir l'arrivée du prince et de sa fille.

Et, tous les deux, debout, prenaient l'attitude de visiteurs, qui n'attendent plus que l'occasion de s'éloigner correctement.

Le prince eut la bonne grâce de ne pas le faire attendre... Prévenu par sa femme, que la célèbre docteur Mathias Givolek était justement chez lui, il